

A travers les Revues (II).

Les Temps Modernes N° 279. Octobre 1969.

Dans le numéro 279 des Temps Modernes (Octobre 69) on peut lire sous le titre "Italie" un ensemble d'articles portant, à partir des réalités concrètes de la lutte des classes en Italie, sur le mode de construction du parti révolutionnaire.

André GORZ dans "Ni trade-unionistes, ni bolcheviks" y théorise un peu trop vite un certain nombre d'expériences partielles et limitées. Il exprime pourtant toute une série d'affirmations justes sur la stratégie des luttes, le sens et le contenu des luttes revendicatives ("Car il ne suffit pas qu'une revendication soit objectivement incompatible avec le système pour que son adoption dénote, entretienne et fonde le projet révolutionnaire de renverser le capitalisme"), mais il aboutit on ne sait par quel miracle ou sous quelles influences à une conception très spontanéiste de la construction du parti. On retrouve un peu le GORZ d'après Mai 1968 qui dans un article signé T.M. (dans le numéro 264) affirmait : "En conséquence, l'action du parti révolutionnaire de type nouveau reposera non pas sur des militants disciplinés et commandés par un appareil central dans leur activité quotidienne, mais sur des animateurs locaux capables de jugement et d'initiatives autonomes..." Et encore, "L'appareil central du parti ne devient pas superflu pour autant, mais son rôle se réduit à : coordonner les activités des animateurs locaux grâce à un réseau de communications et d'informations ; élaborer des perspectives générales et des solutions de rechange spécifiques dans tous les domaines institutionnels, notamment en matière de planification économique socialiste ; favoriser la formation des équipes capables de mettre en place et de faire fonctionner les institutions centrales de la société révolutionnaire".

Ainsi la volonté louable de GORZ de faire descendre le syndicat du niveau de la lutte de classe en général à la réalité quotidienne de cette lutte, afin de l'enrichir des initiatives multiformes de la base devient vite une théorisation abusive du mode de construction du parti et une conception mécaniste de celle-ci puisqu'il y voit 3 phases successives échelonnées dans le temps : 1) "révolution culturelle" ou dans la pensée de GORZ anti-bureaucratique, à la base de façon à accuser le conflit entre l'organisation syndicale et la base ouvrière (débureaucratisation) 2) Puis, mais seulement ensuite car il faut avoir passé par la phase de la spontanéité et de l'auto-organisation - à partir du moment où cela devient un besoin pratique, le problème de la centralisation ne peut plus être étudié et il faut alors résoudre ce problème par l'unification des avant-gardes internes locales surgies de la lutte quand celles-ci couvrent à peu près tout le territoire. 3) enfin, mais cette phase n'est même pas explicitée, c'est le parti révolutionnaire qui naît.

Le débat est d'importance. Il a lieu en ce moment d'une manière concrète dans le groupe "Potere Operaio" en Italie, et on voit s'y affronter de fait deux positions, celle de SOFRI et celle de LUPERINI qui tournent autour du rôle imparti à l'avant-garde externe (celle qui ne surgit pas directement et spontanément des luttes de masse), du moment de son intervention et de ses rapports avec l'avant-garde interne de masse.

.../...

Tous deux ont raison de dire - et il faudra le répéter à nos camarades de la Ligue Communiste que la conscience de la nécessité du parti, d'une direction politique organisée, etc, ne suffit pas à créer les conditions de sa naissance et à fonder son existence.

De la même façon, le rattachement à une tradition révolutionnaire ("conception historico-commémorative") que ce soit le "marxisme-léninisme" prolongé par la Pensée Mao-Tsé-Toung ou le "marxisme-révolutionnaire (Trotskisme) ne suffisent pas à jeter les bases objectives de la construction du parti.

La direction révolutionnaire à créer ne saurait tirer sa légitimité ni de la tradition historique, ni de la conscience que le groupe a de lui-même. Cette légitimité ne peut être reçue que du rapport de cette direction avec les masses, que de sa capacité à exprimer d'une manière consciente et générale les besoins révolutionnaires des masses opprimées et à être reconnu par elles.

Cela étant dit avec fermeté, le problème est précisément de déterminer comment, dans son rapport avec les masses en lutte, surgira progressivement le parti révolutionnaire. La conception du mûrissement progressif, les problèmes de stratégie générale, de centralisation des luttes, etc, n'étant posés qu'à partir du moment où ils sont généralement ressentis comme un besoin pressant des masses, nous semblent à la fois non-dialectique et purement abstrait. On peut résumer les différentes objections à faire à une telle conception et qui sont généralement celles faites par LUPERINI ou qui sont sous-jacentes à son texte.

1. La situation actuelle de crise du capitalisme conduit certes à de nombreuses luttes partielles, localisées et radicales mais qui peuvent aboutir aussi dans un terme plus ou moins court à une période aiguë de la lutte des classes sur le plan général et global du pays. De même, chaque lutte partielle et localisée (de plus en plus dirigée consciemment contre l'Etat patron ou l'Etat-gérant) pose très rapidement le problème de son débouché politique global. Aussi une direction politique générale (externe) est déjà une nécessité pratique. Elle doit être capable de montrer la possibilité et la manière dont un affrontement de classe généralisé peut conduire à une situation de double pouvoir et de destruction de l'Etat bourgeois, de mettre en place l'organisation que cet objectif implique. Nous ne pouvons pas nous soustraire de cette tâche - à condition de déterminer les ambitions politiques générales en concordance avec l'audience de masse réelle de cette avant-garde externe, avec le degré d'intégration de celle-ci dans les luttes de masse - au risque de laisser le soin aux seules directions réformistes de la Classe Ouvrière de mettre en avant le débouché politique global, et laisser orienter ainsi tout mouvement général dans des ornières réformistes ne mettant pas en cause l'Etat bourgeois.

2. L'existence de cet embryon d'avant-garde externe est donc un problème actuel. L'inexistence (même temporaire) d'une organisation centralisée est incapable de résoudre le problème de la répression (à la fois de la part de l'ennemi de classe et des directions syndicales). L'organisation centralisée ne signifie pas perte d'autonomie dans l'action et d'initiative des masses mais il est évident que l'absence de centralisation organisationnelle expose particulièrement à la répression.

.../...

II.

3. Plus que cela même, c'est en termes concrets qu'il faut poser le problème des rapports de force au sein du mouvement ouvrier. Et il est certain que le parti a pour tâche historique d'être le creuset de vérification et de synthèse politique des actes de masse menés sur les divers fronts de lutte, qu'en conséquence, seul le parti à dominante prolétarienne est susceptible d'élaborer la stratégie révolutionnaire et les tactiques qui en découlent. C'est également au sein du parti - et son existence en est une condition - que se produit la fusion entre la pratique de la lutte des classes et la théorie marxiste ; qu'ainsi celle-ci s'enrichit au lieu de se figer. C'est enfin le parti et les syndicats qui sont les porteurs et la garantie d'un minimum de conscience de classe prolétarienne.

Il est impossible de laisser passer sous la table ces différentes fonctions du parti, à moins de les abandonner aux partis réformistes (PCI et PCF notamment) c'est-à-dire en dernière analyse, à ne pas utiliser un des moyens de modifier - au sein de la classe ouvrière - la différence entre réformiste et révolutionnaire. Le proverbe dit : "On ne laisse pas tomber la proie pour l'ombre" ; c'est à juste titre que les travailleurs veulent savoir où ils vont, comment ils y vont ; c'est à juste titre qu'ils demandent des garanties dans leur défense individuelle en tant que membre d'une classe. Ils ne sauraient abandonner leur parti ou leur syndicat pour sombrer dans on ne sait quel état d'inorganisation. C'est en fin de compte à partir d'une conception juste du nécessaire rapport dialectique entre l'avant-garde externe et les actions de masse anti-capitalistes que pourra naître un parti révolutionnaire digne de ce nom, c'est-à-dire une avant-garde de masse, "ce parti dont les travailleurs ont besoin" (résolution du conseil national de Novembre 1969).

(Problèmes du Socialisme

Brochure interne des étudiants du PSU.
Janvier 1970)